

Briser le silence

Jean-Paul Beaumier, *Dis-moi quelque chose*, Québec, L'instant même, 1998, 122 p.

Marguerite Andersen, *Les crus de l'Esplanade*, Sudbury, Prise de parole, 1998, 222 p.

Michel Lord

Numéro 94, été 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37618ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1999). Compte rendu de [Briser le silence / Jean-Paul Beaumier, *Dis-moi quelque chose*, Québec, L'instant même, 1998, 122 p. / Marguerite Andersen, *Les crus de l'Esplanade*, Sudbury, Prise de parole, 1998, 222 p.] *Lettres québécoises*, (94), 35–36.

Briser le silence

Que certains des meilleurs nouvelliers soient publiés à Québec n'a rien d'étonnant, mais qu'ils nous viennent de Toronto et que leurs textes paraissent à Sudbury a de quoi réjouir ceux qui croient au rayonnement de la langue française en Amérique.

NOUVELLE
Michel Lord

DANS UN UNIVERS OÙ LA DISCRÉTION est souvent de mise, Jean-Paul Beaumier est un des nouvelliers québécois les plus discrets que je connaisse. Il signe pourtant, avec *Dis-moi quelque chose*, son troisième recueil, après *L'air libre* (1988) et *Petites lâchetés* (1991), tous publiés à L'instant même. Dix ans donc sous le signe de la discrétion, ce qui, on en conviendra, sied bien à l'amateur de nouvelles, bien que le corpus soit constitué autant de textes spectaculaires (le fantastique, la science-fiction) que fondé sur le quotidien et les reliefs de la banalité. En fait, les nouvelles de Beaumier se situent entre ces deux pôles, ou plutôt se promènent entre les deux, car ils entretiennent des liens tant avec l'irréel qu'avec le réel.

Dans « Vous allez loin ? », par exemple, un voyageur, cardiaque, se rend compte qu'il est mort lorsqu'il voit l'hôtesse s'asseoir à sa place au moment du décollage. « L'ordre des choses » offre l'image d'une femme obsédée par un jeune homme avec qui elle vit. Il semble, c'est du moins ce que le texte suggère, que cet homme soit la réincarnation de son frère décédé.

Chez Beaumier, le réel est donc problématique, comme chez les nouvelliers latino-américains, et ce n'est sans doute pas un hasard si Julio Cortázar est évoqué par un des personnages du recueil. Ainsi, dans « Et c'est maintenant que tu me le dis ? », un couple est pris dans un embouteillage, un peu comme dans « L'autoroute du Sud » de *Tous les feux le feu*. Là toutefois s'arrête la comparaison, car la nouvelle de Beaumier n'est pas un pastiche de Cortázar. Elle sert plutôt à représenter un couple forcé de se parler. On imagine que, dans la vie quotidienne, ils ne se disent pas grand-chose. Mais dans cette circonstance particulière, l'homme parle d'abondance, sa femme lui répondant de manière laconique, pour lui apprendre finalement qu'elle est enceinte. Beaumier affectionne la nouvelle à chute.

Cela dit, en dépit des apparences et de la variété des situations, le recueil de Beaumier demeure thématique. Son titre, *Dis-moi quelque chose*, fait figure de motif à partir duquel l'imaginaire et le discours se déploient. Le fond de cet imaginaire serait le silence, la discrétion des personnages, discrétion qui est rarement une qualité toutefois, puisque c'est en raison de la difficulté de la communication que les personnages vivent drames et tragédies. Le recueil s'ouvre doucement, sans drame apparent, sur une conversation à l'air anodin entre un père et un fils qui a peur dans le noir et qui se demande ce que son père fait dans son bureau (« Des histoires inventées ») et se termine sur un mode tra-

gique, avec « *Alone Together* », le récit d'un homme atteint de la maladie d'Alzheimer, simplement appelée ici « le mal terrible ». Entre la nécessité d'inventer et l'oubli, la vie s'écoule.

Les dix-huit courtes nouvelles du recueil naviguent ainsi à travers la vie (rencontres diverses, séparations surtout, « accidents de parcours »...) et nous offrent des tableaux à la fois intenses et discrets de cette réalité qui fait le bonheur et surtout le malheur des hommes et des femmes. Une écriture d'une grande finesse cisèle toutes ces nouvelles.

Briser encore le silence...

Avec Marguerite Andersen, le discours change radicalement de ton, mais la qualité d'écriture demeure tout à fait à la même hauteur que celle de Beaumier. Écrivaine d'expérience, elle en est à son treizième ouvrage avec *Les crus de l'Esplanade*, en lice pour le prix Trillium de l'Ontario. Le recueil, riche et touffu, offre trente et un « crus [...] mis en bouteille au château [...] de l'Esplanade », comme l'indique de manière parodique la page couverture, « l'Esplanade » étant le nom de la rue où habite l'auteure torontoise d'origine allemande, dont l'œuvre est presque tout entière écrite en français. Ici, le « château Andersen » distille goutte à goutte sa substance et ses secrets.

« Les crus de l'Esplanade », c'est d'abord le titre d'une des nouvelles, plutôt humoristique, où un Français d'origine, issu d'une famille provençale, fabriquant de banyuls, s'arrange pour rehausser à sa façon — méchante — la qualité des vins que les locataires de son immeuble de la rue l'Esplanade font à partir de concentrés. La nouvelle se trouve à faire par la bande la critique de la société canadienne, portée sur le succédané : « [A]u Canada [...] on assistait [...] au règne de l'ersatz. » (p. 23)

Mais que cette nouvelle soit humoristique et qu'elle soit éponyme ne signifie pas que le recueil soit dominé par ce ton ou cette manière ; dans l'ensemble, le « comique », ou plutôt le satirique, côtoie le sérieux, sert de détente entre des moments de plus grande tension dramatique. En fait, c'est l'idée du bonheur, de sa recherche, qui se dégage de la plupart des nouvelles : dans la première nouvelle, « Comme à la décharge », un homme, qui ramasse tout ce qu'il trouve dans son bungalow de banlieue, rêve de voir son décor se transformer en « un palais sans pareil » (p. 11). Ailleurs, une jeune enseignante de français langue seconde de Toronto vit un véritable cauchemar avec une de ses classes, mais, après avoir rencontré un jeune homme, elle rêve qu'elle pourra ne plus faire de cauchemars. D'autres personnages rêvent à toutes sortes de bonheurs possibles ou impossibles, bonheurs, petits et



Jean-Paul
Beaumier

grands, qui leur échappent le plus souvent, comme cette voix, dans « La voix », de la radio de Radio-Canada qu'un homme cherche à rencontrer pour se faire dire qu'il est ni gros ni laid.

Le recueil est divisé en deux parties. Après les seize premières nouvelles nous sont donnés quinze autres textes, simplement précédés d'une courte épigraphe de Pierre R. Pelletier : « Nous ne perdons rien à nous ancrer dans le vrai. » (p. 137) À partir de ce moment, le texte change de ton, devient plus subjectif, une narratrice prenant souvent le devant ou l'arrière de la scène pour observer des personnages dans un marché, dans le métro, dans la rue, dans le train et y aller de ses remarques personnelles. Ainsi, dans « ô Canada », la narratrice épie un couple dans le train entre Ottawa et Toronto, des gens qui ne font que se plaindre de ce pays qui n'est malheureusement pas l'Europe ; puis elle critique ce couple, dit qu'elle aime le Canada, entre autres à cause de sa tolérance, dit-elle.

La dernière nouvelle, d'une grande intensité, évoque quant à elle l'intolérance qui a ravagé l'Europe et particulièrement l'Allemagne, sous le règne de Hitler. « Buchenwald » prend la forme d'un cri du cœur où la narratrice retourne en Allemagne, d'où elle s'était enfuie « après la guerre, à la première occasion » (p. 208) et y fait un pèlerinage douloureux dans l'horreur d'un camp de concentration.

Dans un certain sens, Andersen se rapproche ici d'un autre nouvelier canadien d'origine allemande, Wilhelm Schwarz (*Helden/Héros*, L'instant même), qui a donné récemment un recueil parfois empreint du même sentiment de culpabilité. Ce dernier texte, fort différent des autres et plus chargé émotivement, n'arrive pas comme une surprise totale à la fin du recueil : il met en évidence la thématique du bonheur et du mal-

heur, ici le malheur exacerbé, presque intolérable d'un souvenir atroce, vieux de cinquante ans et vécu « en 1995 » comme une tragédie toujours présente. C'est aussi un peu l'écho d'une nouvelle précédente, « Les enfants de Berlin », qui pourrait tout aussi bien servir de point final à ce beau recueil. Fondée sur un fait divers (des enfants berlinois meurent victimes d'une vieille grenade oubliée dans un terrain de jeu), la nouvelle laisse surgir la douleur de la narratrice :

Aujourd'hui je me tasse dans mon petit appartement paisible, j'essaie d'oublier mais reste contre mon gré attentive à l'interminable fleuve qui charrie le sang de notre violence collective. (p. 187)

Essayer d'oublier — se tenir dans la discrétion — et en même temps crier dans le désert, voilà sans doute ce qu'ont en commun la nouvelle contemporaine et l'œuvre de Marguerite Andersen.

Dans ce sens, *Les crus de l'Esplanade*, plus que de faire penser à de simples crus vinicoles, s'apparentent plutôt aux crues tumultueuses des eaux boueuses qui viennent inonder la conscience et la tourmenter afin qu'elle n'oublie pas l'essentiel : la fragilité humaine. Les nouvelles d'Andersen, comme les miroirs multiples d'une âme torturée et hypersensible, brisent le silence dans lequel nous sommes tous enfermés.



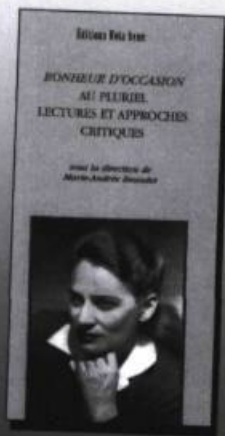
Marguerite Andersen

DES LIVRES DE SAVOIR
DES LIVRES DE SAVOIR
DES LIVRES DE SAVOIR
DES LIVRES DE SAVOIR

Éditions Nota Bene

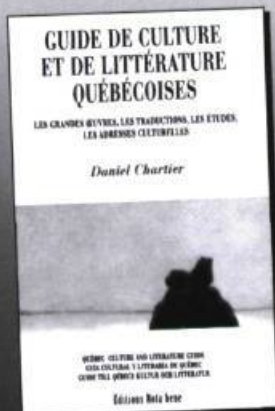
DES LIVRES DE SAVOIR
DES LIVRES DE SAVOIR
DES LIVRES DE SAVOIR
DES LIVRES DE SAVOIR

BONHEUR D'OCCASION AU PLURIEL
LECTURES ET APPROCHES CRITIQUES



MARIE-ANDRÉE BEAUDET (DIR.)
265 pages • 19,00 \$

GUIDE DE CULTURE
ET DE LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE



DANIEL CHARTIER
344 pages • 14,00 \$

DU LITTÉRAIRE AU FILMIQUE
SYSTÈME DU RÉCIT



ANDRÉ GAUDREAU
195 pages • 23,00 \$

VILLE IMAGINAIRE-VILLE IDENTITAIRE
ÉCHOS DE QUÉBEC



LUCIE K. MORISSET, LUC NOPPEN
ET DENIS SAINT-JACQUES (DIR.)
350 pages • 24,00 \$